

## PREFACE

Jacques Cortès  
Président du GERFLINT

Trois années se sont déjà écoulées depuis le magnifique colloque sur le français langue internationale organisé à Tallinn les 14 et 15 septembre 2001. Il était alors prévu que les *Actes* de ce colloque constitueraient le numéro 1 d'une revue *Synergies Pays riverains de la Baltique* à naître, revue dont son Excellence, Monsieur l'Ambassadeur Jean-Jacques Subrenat que je salue, nous avait même judicieusement suggéré l'appellation. La publication des *Actes*, préparés sous ma direction par les Services culturels de l'Ambassade de France, le Département de français de l'Université Pédagogique de Tallinn et le GERFLINT, a bien eu lieu, mais nous n'avons eu ni la possibilité technique ni le temps matériel nécessaires pour constituer un Comité de lecture solide afin de les présenter sous l'étiquette universitaire prévue. Comme l'accord avec les Autorités estoniennes et françaises a toujours été complet, et en vue de rendre hommage à tous ceux qui furent à l'origine de ce beau projet, nous avons cependant choisi de considérer notre revue comme la suite naturelle et logique du mouvement initié en 2001. Que les autorités des deux pays et tous les auteurs de l'époque trouvent donc ici l'expression chaleureuse de notre vive reconnaissance pour le dynamisme qu'ils ont su insuffler et/ou manifester à l'occasion de cette grande et belle rencontre.

Pourquoi une revue francophone dans les pays riverains de la Baltique ? On notera de prime abord qu'il s'agit d'une publication se réclamant explicitement de la *Didactologie des Langues-Cultures* (désormais *DLC*). Il est donc nécessaire d'expliquer ce que ce choix disciplinaire représente. Le trait d'union unissant les deux termes du complexe *langues-cultures*, de même que le pluriel les affectant, sont des indices importants. Nous ne sommes pas dans *la langue*, concept saussurien abstrait, mais dans *les langues* qui, toutes, ont leur importance et leur dignité. Nous ne travaillons pas sur *la Culture*, dans une vision universaliste et totalitaire, mais sur *les cultures*, dans leur spécificité et leur diversité. Nous faisons même plus encore en unissant ces deux mots pour en faire une unité (un *synthème* dirait Martinet, une *lexie* dirait Pottier), c'est-à-dire un signe global présentant un signifiant et un signifié complexes, changeant d'une communauté à une autre, d'une époque à une autre, d'un lieu à un autre, etc. sans que jamais cette fugacité n'entraîne autre chose que la manifestation de la vie, son miroitement, ses nuances, sa poésie aussi.

La DLC est probablement la première des sciences du langage à revendiquer le caractère insécable de ces deux composantes du signe que sont les langues et les cultures

du monde, car elle se veut et elle est avant tout une approche humaniste des problèmes de communication. On la présente parfois comme en conflit ouvert avec la linguistique générale. Cette vision du problème témoigne plus de l'ignorance des principes dont elle se réclame que d'une quelconque volonté de polémique. Essayons de clarifier les données pour en finir avec des controverses quelque peu spécieuses.

Quand Saussure définit la démarche de la linguistique, il est parfaitement clair : « elle a, dit-il, pour seul et unique objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». On ne peut être plus clair. Le linguiste se positionne dans un cadre rigoureux, définit ses unités, les isole, n'empiète pas sur le domaine du psychologue ou du sociologue, condamne comme syncrétique, *i.e.* comme une sorte d'insupportable désinvolture, toute approche qui enfreindrait cette règle de déontologie scientifique, et enfin travaille avec un sujet parlant la langue (qui lui sert d'informateur) et donc sur une langue déjà-là. Démarche ascétique qui n'est pas sans grandeur. Une telle volonté purificatrice a quelque chose d'impressionnant et l'on comprend l'attrait scientifique que des constructions intellectuelles se voulant aussi nettes ont pu exercer sur l'ensemble des sciences humaines et plus prosaïquement sur les jeunes chercheurs que nous étions nous-mêmes il y a quelques décennies de cela.

Mais revenons au temps présent. Dans le 3<sup>ème</sup> tome de sa Méthode, 1986, Edgar Morin parle de la crise des *fondements de la connaissance* et écrit ceci : « *La purification de la pensée par l'élimination de toutes sortes de scories, impuretés et impertinences s'est révélée une purge emportant tripes et boyaux* ». Cette purge là, les didactologues des langues-Cultures du XXI<sup>ème</sup> siècle ne peuvent plus se résoudre à l'avalier et ils veulent assumer la connaissance comme « *une construction en mouvement* » que nous pourrions envisager, écrit encore Morin, comme « *la connaissance de la connaissance* ». Et il est vrai qu'enseigner-apprendre une langue-culture étrangère est une activité complexe présentant effectivement ce caractère de connaissance « *radicalement relative et incertaine* » avec des ombres, des zones aveugles et des trous noirs qui lui confèrent certainement un caractère poétique, mais qui procèdent surtout d'une impossibilité de s'enfermer dans des limites infranchissables, dans des frontières strictes. Car le didactologue-didacticien des langues-cultures ne travaille pas avec un sujet parlant déjà la langue, dans la mesure où la langue enseignée-apprise n'est pas déjà-là mais en construction et reconstruction permanentes.

Cela fait donc de sérieuses différences. La DLC n'a pas un caractère insulaire, mais péninsulaire, et l'on ne peut d'évidence l'inscrire, sans la dénaturer complètement, dans la mouvance de cette science rigoureuse, certes, mais essentiellement descriptive (d'analyse et de présentation dirait Martinet) qu'est la linguistique. Robert Galisson pose la DLC comme une discipline *d'intervention*, c'est-à-dire comme une démarche ne procédant pas d'un fondement théorique déterminé *a priori*, mais se problématisant, se théorisant progressivement par la prise en compte totale d'un ensemble de données fugaces, complexes, qui toutes, à un degré quelconque, jouent un rôle dans l'élaboration d'un sens toujours pluriel.

Au-delà de ces aspects méthodologiques, ce qu'il faut retenir de la DLC, c'est l'importance qu'elle donne à la culture prise cette fois dans son acception universaliste. La culture, c'est la nourriture : du corps d'abord (*agri cultura*) ; de l'esprit ou de l'âme

ensuite (*animi cultura*). C'est là une vieille opposition, puisqu'elle remonte à Cicéron dans ses très fameuses *Tusculanes*, mais je pense qu'elle a le très grand mérite, en sous-entendant l'idée de *nourriture*, de nous faire comprendre ses dérives sacrées : sans culture, l'homme meurt ; sans culture, l'esprit meurt. Tous les rites, toutes les églises et tous les élans du cœur peuvent alors s'expliquer par ce mot : la charité, l'amour du prochain et la tolérance pour plaire à un Dieu d'amour d'autant plus grand qu'il est simplement postulé dans la ferveur plus que dans la raison (contrairement aux postulats d'Euclide postulés dans la raison plus que dans la ferveur). Mais ce mot culture peut aussi véhiculer la condamnation sans rémission possible de l'infidèle, du mécréant, de l'étranger. Il peut alors justifier la mise en place d'une inquisition systématique, justifier le sacrifice de sa propre vie pour sauver ses frères ou même, dans le pire des cas, programmer le sacrifice de la vie des autres, des impurs et des impies, pour les punir d'être différents et trouver grâce, du même coup, auprès d'une sorte de Moloch odieux, haineux, abject, ignoble, dont on postule cette fois, dans une sorte de véritable démente spirituelle, les prétendues exigences sanguinaires. De la culture à la barbarie, la distance est souvent infime. Les hommes ont beaucoup progressé dans bien des domaines, mais ils ne savent pas mieux communiquer aujourd'hui qu'il y a 2000 ans.

Et c'est bien pour tout cela que nous avons créé le GERFLINT. Un réseau de 16 revues et un site internet relie une cinquantaine de pays. Dans ces publications inter- et transdisciplinaires, chacun a le droit de s'exprimer en toute liberté sous la seule réserve que son travail exclue l'archaïsme scientifique, la xénophobie, le racisme et toutes les dérives et perversions stupides que de tels maux engendrent pour l'humanité. Nos revues sont sous le contrôle très strict d'un Comité scientifique international de très haut niveau, et elles bénéficient des plus hautes françaises et étrangères (voir notre Comité d'Honneur). Elles offrent donc aux chercheurs de tous les pays des chances de rencontre, d'échange et de travail en commun qui nous paraissent les meilleurs antidotes possibles à tous les maux dont souffre notre planète.

Je salue donc ce deuxième numéro de notre revue comme un témoignage de bienvenue et de fraternité du GERFLINT à l'intention de tous les collègues des très jeunes et très anciennes nations qui entrent cette année dans l'Union européenne. J'exprime toute ma solidarité à l'égard de la jeune et brillante équipe qui, autour d'Aleksandra Ljalikova, accomplit des prouesses dont la lecture de ce numéro donnera une excellente idée. Je demande enfin à toutes les autorités françaises et estoniennes qui ont rendu cette publication possible de bien vouloir accepter mes hommages et mes très sincères remerciements.

Bonne et longue route à *Synergies Pays riverains de la Baltique*.